

Dossier

Une éducation musicale

Thomas Hellman

Numéro 304, été 2014
La chanson dans tous les sens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hellman, T. (2014). Une éducation musicale. *Liberté*, (304), 27–29.

Une éducation musicale

Du solfège au *feel and groove*, la découverte de la musique prend souvent des chemins inattendus.

THOMAS HELLMAN

C'ÉTAIT la veille du jour de l'An 1990. J'avais quinze ans. Mes parents, mes trois frères et moi avions fait la longue route de Montréal jusqu'à la Chesapeake Bay pour visiter mon oncle R dans sa nouvelle maison au bord de l'eau. R avait récemment eu son premier bébé. Il ne vivait pas avec la mère (il côtoyait toujours plusieurs femmes en même temps), mais ils avaient décidé que ce serait bien d'avoir un endroit neutre à la campagne où ils pourraient se retrouver en famille de temps en temps. La femme avait donc acheté ce manoir sur le bord de la Chesapeake Bay, à quarante-cinq minutes de Washington D. C. (elle était l'unique héritière d'un célèbre président américain du début du siècle et l'argent ne posait pas de problème). Nous étions arrivés devant un portail blanc. La maison apparaissait au loin, derrière les arbres, comme un château. Mon oncle nous avait prévenus de ne pas emprunter le chemin le plus direct qui menait aux garages, et qui avait été abîmé par les orages. Il fallait tourner à droite, prendre le chemin qui contournait le parc, les grands pins et les saules pleureurs.

L'herbe était haute, nous sommes passés à côté d'un terrain de tennis couvert de branches d'arbres, de feuilles et de brindilles, le filet pendant à moitié par terre. Devant la maison nous attendait mon oncle, immense à côté de ma minuscule grand-mère, arrivée le matin même du Midwest. C'était une grande maison de briques rouges. La porte d'entrée donnait sur un hall avec un escalier de bois qui montait vers les étages supérieurs, où il y avait les chambres à coucher. Au fond du hall, deux grandes portes s'ouvraient sur une baie vaste comme la mer. La plupart des pièces étaient vides. De grands chandeliers de cristal pendaient des plafonds. Les lumières fonctionnaient une fois sur deux. J'avais une grande chambre sous les toits avec, comme seul meuble, un matelas posé sur le sol. Des toiles d'araignées pendaient des plafonds

et il y avait des petits tas de mouches mortes au pied des lucarnes. Elles donnaient sur la baie et le parc qui s'étendait tout autour et qui nous donnait l'impression d'être seuls au monde.

R était grand, avec de larges épaules, une grosse tête et les cheveux en bataille. Il faisait des dinosaures en pâte à modeler et avait une grosse collection de *comics* vintage, les premiers *Spiderman*, *X-men*, *Mad Magazine*. C'était aussi mon parrain et, une fois, il m'avait emmené dans un magasin de bonbons, il m'avait donné un sac et dit: prends tout ce que tu veux. Il avait tendance à accumuler une grande quantité d'objets autour de lui, antiquités, souvenirs d'enfance, farces et attrapes, feux d'artifice, modèles de bateaux et de motos, dinosaures en terre cuite... On pouvait à peine circuler dans sa petite maison à Washington, tellement elle était bordélique.

Il était très secret concernant certains aspects de sa vie. Parfois, il partait « travailler » avec une de ses motos ou sa vieille deux-chevaux (la seule dans tout l'état du Maryland, se plaisait-il à nous rappeler). Quand on lui demandait ce qu'il faisait, il répondait que c'était *top secret*, et il laissait traîner des tasses de café avec l'insigne de la NSA ou de la CIA, des badges avec son nom et « *Security Clearance* » écrit dessus, des cartons d'invitation pour des dîners à la Maison-Blanche. Il nous montrait des films d'action et commentait avec autorité les techniques d'espionnage. Il avait des gadgets, comme ce répondeur qui lui permettait de filtrer ses appels, bien des années avant que cela devienne commun. S'il voulait sortir d'une conversation téléphonique, il appuyait sur un bouton et une voix de femme enregistrée interrompait l'appel en disant « *Mr Hellman, you have an urgent call on line 2.* » Il avait fait son doctorat sur Nietzsche à Columbia. À table, il prenait toute la place, parlait fort, faisait rire tout le monde et écrasait n'importe qui dans un débat.

Ce soir-là, le soleil est descendu, magnifique, sur la Chesapeake Bay. La *junk food* était étalée sur la table de la cuisine, une des seules pièces meublées de la grande maison.

Quelqu'un a commencé à faire cuire les hamburgers. Mes grands frères buvaient des bières en cachette dans le sous-sol et ils nous en ont donné à mon petit frère et à moi. Ma grand-mère, qui avait bu un verre de vin et avait les joues toutes rouges, se promenait d'une personne à l'autre, enfouissant son doigt crochu dans notre ventre en disant: «*you're pickled, big boy!*» On mangeait debout, assis sur le coin d'une table ou sur le porche devant la baie, n'importe où, et mon oncle se moquait gentiment de ma mère française qui nous avait enseigné l'importance des bonnes manières à table. Et puis nous nous sommes retrouvés dans le grand salon. Deux canapés et quelques chaises faisaient face au grand foyer où brûlait le

On voyait la lune briller par les fenêtres, on sentait la présence de la vaste étendue d'eau. Tout se concentrait autour de la guitare, illuminée par la lumière rougeâtre du feu. Mon oncle chantait des chansons de *hobos*, de trains, d'errance, des histoires de meurtres... Et c'était lui le *hobo*, le meurtrier, le conducteur de train, le cowboy qui apparaissait avec la poussière et disparaissait dans le vent. Moi, je voulais devenir comme lui. Les chansons de R racontaient un monde au-delà des murs du salon, le territoire américain, immense et mystérieux comme la nuit, comme la vie adulte qui n'était plus très loin de moi.

«Chante-nous une chanson que Grandma Anda chantait pour endormir les vaches»,

cette maison. Il est tombé dans les bras de R, qui ne s'en est jamais remis. Chaque fois qu'il parlait de son enfance, de la maison au bord du lac, de son père, il avait les larmes aux yeux. Mon père disait que le manoir en face de la baie, c'était R qui essayait de reproduire la maison de leur enfance.

«*So, you want to learn how to play, nephew? Careful, the guitar is a babe magnet...*» Si en plus, ça attirait les filles... R m'a montré trois accords, *la, ré, mi*, et comment chanter *Blowing in the Wind*. J'avais fait huit ans de piano classique en faisant semblant de lire mes partitions (je détestais le solfège) et en jouant à l'oreille les morceaux que le professeur me montrait au piano. La musique avait été quelque chose d'ardu, de scolaire, qu'il fallait apprendre à lire, à comprendre, comme les mathématiques (et j'étais encore plus nul en mathématique qu'en solfège). R me montrait une autre manière de jouer. La musique n'était plus une énigme à déchiffrer, mais un état physique à atteindre. Il fallait faire coïncider l'émotion, le corps, le bois, les cordes, les mots. Ces mots-là étaient différents de ceux qu'il y avait dans les livres. J'ai grandi entouré de livres. Mon grand-père français était un grand intellectuel qui nous intimidait un peu avec son immense bureau, sa riche bibliothèque, ses conversations soutenues, ses longs discours. Les mots dans les livres imposaient l'humilité et un silence respectueux. Ils avaient quelque chose de sacré, d'inaccessible. Dans la musique, ils étaient libres, détachés du poids des traditions, pleins de possibilités. Ils parlaient autant à la tête qu'au corps. La musique me donnait accès à toute une nouvelle dimension littéraire. C'est elle qui m'a permis de commencer à écrire.

Les mots *groove* et *feel* sont à peu près intraduisibles en français. Le *groove* fait référence au rythme, mais aussi à quelque chose au-delà qui fait que le rythme marche, que l'on tape du pied, berce la tête, que quelque chose remue à l'intérieur. Pour désigner cette dimension évanescence de la musique, on utilise parfois le mot *feel* : la capacité que peut avoir un musicien à mettre de l'émotion, du vécu dans ce qu'il joue. Le *feel* est à la fois acquis (on a du *feel* ou on n'en a pas) et fuyant (un bon musicien court toujours après le *feel* comme après l'inspiration...). Le *feel*, c'est ce qui distingue la musique du bruit. Ce ne sont pas les notes qui sont importantes, mais ce qu'il y a entre elles. La musique vise surtout à rendre palpable le silence. Elle le sculpte comme le langage sculpte le vide, injectant du sens dans l'opacité indifférente des jours, la déchirure avec le passé, le sentiment de tout ce qui s'échappe, celui d'être dépossédé, et le peu

Le *feel*, c'est ce qui distingue la musique du bruit. Ce ne sont pas les notes qui sont importantes, mais ce qu'il y a entre elles.

feu. Devant une des fenêtres, mon oncle avait installé une vieille barre à roue en bois qui faisait face à la baie et donnait l'impression qu'on était dans la cabine de pilotage d'un vieux navire. Une guitare est apparue, minuscule objet cerné par la large carrure de R. Il a commencé à l'accorder, à ajuster les cordes selon une logique sonore qui me semblait aussi mystérieuse et fascinante que lui. Ses mains se sont placées : la gauche sur le manche, la droite sur la caisse, il a commencé à gratter les cordes et à chanter :

*It's a mighty hard row that my poor hand have
[hoed
My poor feet have traveled that hot dusty road
On the edge of your cities you'll see us and then
We come with the dust and we're gone with the
[wind...*

a demandé ma grand-mère. R a repris la guitare.

*Oh beautiful, beautiful Texas
Where the beautiful blue bonnets grow...*

Mon grand-père a quitté le Texas quand il était jeune homme. Il a construit de ses mains une petite maison au bord d'un lac dans le Wisconsin où mon oncle et mon père ont vécu une enfance heureuse, à chasser les grenouilles, à faire des courses de bateaux à voile. Le soir, ils se retrouvaient autour de l'orgue et chantaient de vieilles chansons qui venaient de l'arrière-grand-mère texane, Grandma Anda, qui savait traire les vaches, tirer à la Winchester et faire peur aux cowboys. Mon grand-père est mort à soixante ans d'une crise cardiaque sur le seuil de

de temps que nous avons pour essayer de briller, de comprendre.

Il y a une célèbre légende qui raconte l'histoire d'un musicien médiocre qui, cherchant à connaître les secrets du blues, va en pleine nuit à un carrefour dans la campagne louisianaise et attend. À minuit apparaît un homme vêtu de noir qui accorde sa guitare et lui révèle le secret du blues. Certains disent que c'est le diable, et qu'en échange, le musicien lui vend son âme. Mais le diable louisianais a de multiples visages, colorés par toutes les populations qui sont passées par là. Et cet homme mystérieux, ce pourrait être Papa Legba, l'esprit vaudou, gardien de la frontière entre le monde des morts et celui des vivants, qui se tient à l'entrée des temples et aux carrefours. Il n'est pas là pour voler une âme, mais pour enseigner le secret du *feel*, montrer au bluesman comment s'abreuver à la source intemporelle du bouillon créatif où les musiciens puisent leurs forces (et qu'ils nourrissent aussi), se laisser posséder, sortir du temps, explorer ce bleu mystérieux, tristesse mêlée de survivance, qui exorcise le désespoir et aide à faire la paix avec la mort, la sienne et celle des autres.

Mon oncle a vécu ses dernières années dans une autre maison près de la baie, plus petite. Il l'avait achetée après que la grande eut été vendue. Elle n'avait pas coûté cher, car elle était construite sur une colline de glaise au-dessus d'une falaise qui se jetait dans la baie. Chaque fois qu'il y avait un orage, la falaise s'effritait un peu plus et se rapprochait de la maison. Un été, mes frères et moi avons passé plusieurs semaines à la renforcer avec des traverses de chemin de fer et des tonnes de terre apportées avec des brouettes. La falaise est devenue *the hill*. Chaque fois qu'on parlait à R au téléphone, on lui demandait « *How's the hill doing?* » Et il nous répondait « *I'm sitting on the porch looking at it now... Nothing will knock that hill down.* » On entendait le bruit des glaçons qui scintillaient dans son verre de vin blanc. Et puis la saison des ouragans est arrivée. L'un après l'autre, ils fonçaient sur la baie, arrachaient la terre, grugeaient la falaise. R a passé ses dernières années assis sur son porche à scruter l'horizon, attendant le prochain orage. Il savait qu'il était malade. Il sortait peu et laissait des femmes dévouées s'occuper de lui. Il est mort quelques mois avant que la maison sombre dans la baie,

emportant avec elle la multitude d'objets qu'il avait passé sa vie à accumuler. Mais pas sa guitare. Il me l'a laissée.

L'été suivant, en me promenant sur la plage au pied de la falaise, j'ai vu apparaître une forme mystérieuse, comme un squelette fait de charbon de bois, que le dernier orage avait révélée dans la glaise. Les experts ont confirmé que c'était le fossile d'une baleine morte il y a quinze millions d'années. Si vous passez par là, allez la voir. Elle est au musée de Calvert Cliffs. **L**

Thomas Hellman est né à Montréal en 1975. Il est détenteur d'une maîtrise en littérature française de l'Université McGill. Auteur-compositeur, il a fait paraître quatre albums, dont le dernier, salué par la critique, rassemble ses adaptations musicales des poèmes de Roland Giguère. Il est également chroniqueur aux émissions *Plus on est de fous, plus on lit!* et *La tête ailleurs* à la radio de Radio-Canada.

VISITEZ NOTRE NOUVEAU SITE

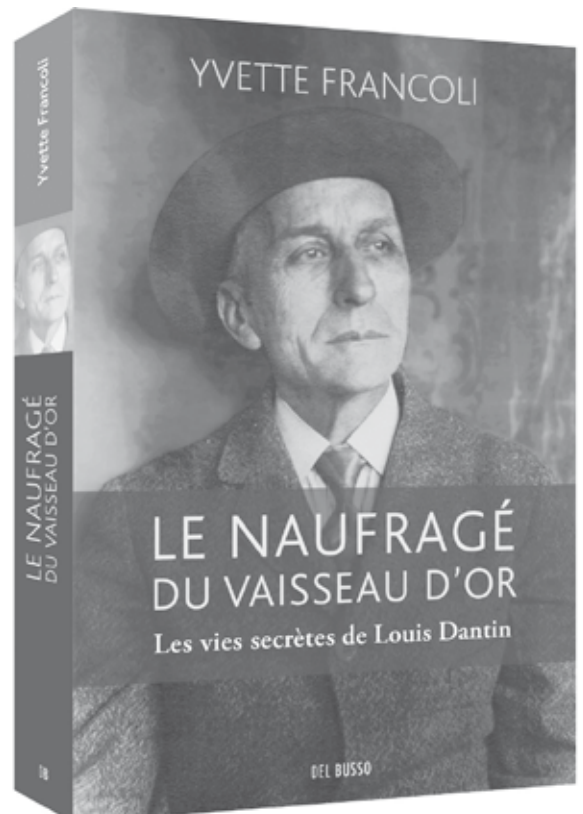


WWW.DELBUSSOEDITEUR.CA

Une lecture passionnante!

Yvette Francoli
LE NAUFRAGÉ DU VAISSEAU D'OR
Les vies secrètes de Louis Dantin

458 pages illustrées • 34,95 \$



En librairie